

DE L'ÉCRITURE DE SOI AU DÉVELOPPEMENT PERSONNEL ET SOCIAL DANS *L'AUTRE FILLE* D'ANNIE ERNAUX

ADJE Tanoh Linda Danielle Épse BAH

Université Alassane Ouattara

lindadje_bah@yahoo.fr

Résumé : Annie Ernaux, dans *L'autre fille*, tente de faire traverser l'espace autobiographique par de nouvelles perspectives de l'Écriture de soi. Il s'agit d'une forme novatrice caractérisée par une présentation de soi au contact de l'Autre. Cet Autre considéré, au départ, comme un obstacle, puis, dans sa progression, comme un moyen d'affranchissement pour parvenir à une affirmation progressive de soi. Dans une perspective à la fois narratologique et sociocritique, *L'Autre fille* est à envisager comme une pratique d'écriture polymorphe. Chez Ernaux, le moyen scripturaire répond à un besoin de se définir et de déterminer sa place dans la société en levant le voile sur « un flou du vécu » fondateur de l'acte d'écriture. Il s'agit pour elle de décrire, à partir d'un dispositif énonciatif particulier, le Sujet à la fois conscient et dépendant de son environnement social. La démarche restitue des épisodes d'une existence singulière, matérialisée dans des événements marquants. Être soi, dans son évolution, c'est parvenir à échapper à l'image de soi construite par l'Autre et à aboutir à un développement personnel et social.

Mots clés : Autobiographie, Développement, Écriture de soi, Narratologie, Sociocritique

From self-writing to personal and social development in *L'Autre fille* by Annie Ernaux

Abstract: Annie Ernaux, in *L'Autre fille*, attempts to cross the autobiographical space through new perspectives of self-writing. It is, in fact, an innovative form characterized by a presentation of oneself in contact with the Other. This Other considered, at the

beginning, as an obstacle, then, in its progression, as a means of emancipation to achieve a progressive affirmation of oneself. From a perspective that is both narratological and sociocritical, this text should be considered as a polymorphic writing practice. With Ernaux, the scriptural medium responds to a need to define oneself and determine one's place in society by lifting the veil on "a vagueness of experience" founding the act of writing. It is for her to describe, from a particular enunciative device, the Subject both conscious and dependent on his social environment. The approach restores episodes of a singular existence, materialized in significant events. To be oneself, in one's evolution, is to succeed in escaping the self-image constructed by the Other and to achieve personal and social development.

Keywords: self- writing, autobiography, narratology, sociocritical, development

Introduction

Dans un monde où le cycle de vie connaît parfois des perturbations liées aux ruptures identitaires, la littérature contemporaine trouve un sens dans le besoin d'écrire sur soi. L'écriture de soi ou écriture de l'intime, dans la perspective contemporaine, se pose comme un impératif social. En tant que pratique, elle met en place une technologie d'écriture autobiographique dans laquelle le récit porte les traces du questionnement sur le sujet engagé socialement. Si pour Michel Johann l'écriture de soi se présente comme « une procédure d'existence destinée à transformer le sujet, pour qu'il devienne autre que lui-même, conditions d'accès à la vérité sur le monde et sur soi. » (Johann, 2012, p. 42), selon Pierre Hadot, il s'agit d'« une pratique volontaire, personnelle, destinée à opérer une transformation de l'individu, une transformation de soi. (Hadot, 2004, p. 11)

Annie Ernaux fait partie de la nouvelle génération d'écrivains qui s'immergent dans l'écriture de soi. Fidèle au pacte autobiographique, la narratrice entame, dans ses textes, une introspection. Elle interroge et revisite plusieurs épisodes marquants de son passé. *L'autre fille* est l'une de ses œuvres s'inscrivant dans le cadre d'une expérience vécue où le « je », en contact avec Autrui, est résolument déterminé à définir sa place dans la société. Dans un récit de forme épistolaire, la narratrice retrace une expérience bouleversante de sa vie liée à une sœur défunte dont on lui a caché l'existence. Quel est l'impact de cette forme d'écriture sur la narratrice le Sujet-écrivain ? En quoi écrire sur soi peut-il être utile à soi ?

L'analyse envisagée ici entend montrer une corrélation entre l'acte d'écriture et la perception du monde que la révélation du secret engendre chez la narratrice. Il s'agit chez elle de prendre conscience de sa personnalité qu'elle interroge sans cesse, et dont elle a la capacité de changer la réalité. Ce faisant, les méthodes narratologiques et socio-critiques serviraient à analyser *L'autre fille* comme une pratique novatrice d'écriture de soi ; pratique dont la finalité est de conduire la littérature vers une extériorisation du soi habituel, vers un développement personnel et social. En pratique, la démarche analytique mettra à nu le dispositif narratif qui régit l'organisation de la fiction. L'environnement social dans lequel la narratrice doit construire sa nouvelle perception de la socialisation bénéficiera d'une attention particulière. En somme, une immersion sera faite dans cet univers favorable à la réalisation d'un devenir soi, à partir du devenir des autres et du monde.

1. De la narration de soi au « soi » dévoilé

La narration de soi est l'entreprise scripturaire complexe qui tient dans l'acte de se raconter afin de « devenir sa propre

histoire¹ » (C. Salmon, 2014). Selon Jean- Claude Kaufmann (2004), le sens d'une vie peut être déterminé dans sa mise en récit. L'homme doit nécessairement songer à raconter sans cesse l'histoire de sa vie pour y fixer un cap et y donner le sens qui libère l'énergie de l'action. Face donc à sa vie, à son existence parfois problématique, le sujet-écrivain cherche à se dire à partir d'une autobiographie. Il part d'une instruction orientée sur la connaissance introspective du moi pour aboutir à l'obtention d'un jugement sur le « soi ». Autrement dit, en racontant sa vie, le sujet obéit à la satisfaction d'en faire le bilan pour y dégager le sens et le plaisir de s'intéresser à lui-même.

Dans *L'autre fille* Annie Ernaux assimile l'écriture de soi à une tentative d'expiation du choc d'un traumatisme lié à sa grande sœur inconnue. En effet, sa vie d'enfance est perturbée par le fantôme de cette sœur décédée dont elle ignorait l'existence. Elle a ressenti le besoin de lever le voile sur ce secret familial qui révèle l'existence d'une sœur dont la naissance a précédé la sienne :

Je ne sais pas comment j'ai été alertée, peut-être la voix de ma mère plus basse d'un seul coup. Je me suis mise à l'écouter, comme si je ne respirais plus. Je ne peux pas restituer son récit, seulement sa teneur et les phrases qui ont traversé toutes les années jusqu'à aujourd'hui, se sont propagées en un instant sur toute ma vie d'enfant comme une flamme muette et sans chaleur, tandis que je continuais de danser et de tourner à côté d'elle, tête baissée pour n'éveiller aucun soupçon. [...] Elle raconte qu'ils ont eu une autre fille que moi et qu'elle est morte de la diphtérie à six ans, avant la guerre, à Lillebonne. Elle décrit les peaux dans la gorge, l'étouffement. Elle dit : elle est morte comme une petite sainte. (A. Ernaux, 2011, p. 9)

¹ Pour Christian Salmon, « Être soi ne suffit plus. Il faut devenir sa propre histoire. », *Médiapart*, 5 Janvier 2014.

Cet évènement surgit au cœur des temps difficiles qu'elle interroge sans cesse. L'écriture qu'elle entreprend lui donne la capacité de changer sa réalité en changeant de regard après une prise de conscience.

Cet éveil de conscience devient, en ce sens, le résultat d'une narration de soi que Yves Reuter (1991, p. 68) appelle « La narration homo-diégétique centrée sur le narrateur ». Ernaux procède à une autobiographie qui s'appuie sur le récit rétrospectif de sa vie d'enfance tenue jusque-là tabou (le « je » exprimant la narratrice adulte qui se souvient de l'image qu'elle garde d'elle-même alors qu'elle était enfant). Si la narratrice revient sur cette expérience de son enfance, ce n'est pas simplement pour constater les faits réels, mais pour dévoiler une grande crise de sa vie : « un secret de famille » qui remet en question ce qu'elle croyait savoir de cette enfance. En clair, elle veut faire le bilan de cette expérience de son enfance déclencheur d'un dévoilement de soi.

Au lieu de s'enfermer dans ses croyances et vivre le restant de sa vie sous le poids du choc de ce qu'elle a entendu, la narratrice cherche à connaître la vérité qui lui échappe. L'introspection qu'elle entreprend dévoile son « soi » en interaction avec cette vérité. La démarche s'établit à des fins de transformations nécessaires à son épanouissement comme l'atteste Foucault (2001, p. 18) : « Il y a dans la vérité et dans l'accès à la vérité, quelque chose qui accomplit le sujet lui-même, qui accomplit l'être même du sujet ou qui le transfigure. » Autrement dit, revenir sur le souvenir de tous les éléments susceptibles de confirmer que sa sœur a vraiment existé englobe la volonté de ressusciter, soixante ans après, « ce récit resté jusque-là dans sa mémoire ». Elle envisage refaçonner son existence par le détour du dévoilement de la vérité.

Par ailleurs le regard de la narratrice est porté sur le passé dont la reconstitution des faits est manipulée, recomposée et transposée par la mise en place d'un dispositif narratif. Toutefois, celui-ci s'appuie sur l'enquête documentaire qu'il faut entendre non comme « un tissu informatif primaire, à dominante narrative » (I. Galichon, 2017, p. 15), mais comme « une procédure d'existence destinée à transformer le sujet pour qu'il devienne autre que lui-même » (I. Galichon, 2017, p. 16). L'enquête, dispositif socle de diverses formes d'écriture de soi, constitue un « moyen de constater ou de restituer les faits, les événements, les actes, les propriétés, les droits. Mais aussi, matrice des savoirs empiriques et des sciences de la nature [...] » (M. Foucault, 1971-1972, p. 284). Cet exercice implique une interprétation (ou une réinterprétation) dans laquelle la narratrice se raconte. Il lui permet d'orienter son récit vers un regard sur les éléments de compréhension qu'elle va puiser dans son parcours de vie. Dans le jeu de la recherche de la vérité transformatrice de son être soi, un ensemble de matériaux composés de documents d'archives sont collectés et interrogés.

De ce fait, en dépit du dispositif énonciatif mis en place (dispositif qui consolide le pacte autobiographique), l'enquête investit la narration de soi et y joue divers rôles. Elle reconstitue le tissu conjonctif de collection de faits visant tant à la restitution d'un passé entre fiction et réalité, mais aussi permet d'exposer les traces matérielles d'une existence passée sous silence.

Ainsi, la collection des faits procède premièrement de la convocation de documents de nature photographique que la narratrice examine :

C'est une photo de couleur sépia, ovale, collée sur le carton jauni d'un livret, elle montre un bébé juché de trois quarts sur des coussins festonnés, superposés. Il est revêtu d'une chemise brodée, à une seule bride, large, sur laquelle

s'attache un gros nœud un peu en arrière de l'épaule, comme une grosse fleur ou les ailes d'un papillon géant. Un bébé tout en longueur, peu charnu, dont les jambes écartées avancent, tendues jusqu'au rebord de la table. Sous ses cheveux bruns ramenés en rouleau sur son front bombé, il écarquille les yeux avec une intensité presque dévorante. Ses bras ouverts à la manière d'un poupart semblent s'agiter. On dirait qu'il va bondir. Au-dessous de la photo, la signature du photographe – M. Ridet, Lillebonne – dont les initiales entrelacées ornent aussi le coin supérieur gauche de la couverture, très salie, aux feuillets à moitié détachés l'un de l'autre. (A. Ernaux, 2011, p. 6)

En tant que Spectator² Annie revoit la photo de sa sœur alors que celle-ci n'était encore qu'un bébé. Elle découvre les traits de ressemblance comme preuve que celle-ci est intégrée dans un système de parenté. Cette présence de filiation est renforcée par d'autres photos visionnées avec attention par la narratrice :

Je n'ai que six photos de toi qui m'ont toutes été données par des cousines, les unes après l'inhumation de ma mère, les autres très récemment. Je n'en connaissais que deux, conservées par ma mère dans un tiroir de son armoire et qui ont disparu vers 1980, sans doute jetées par elle dans l'une de ses pulsions destructrices, avant-coureuses d'Alzheimer. Sur ces photos, excepté celle de toi bébé, tu dois avoir entre quatre et six ans. Sans doute ont-elles été prises avec l'appareil qu'ils disaient avoir gagné à la fête foraine avant-guerre et qu'ils garderont jusqu'à la fin des années

² Roland Barthes (*La Chambre claire* p. 22), se penche sur la question du langage de la photographie et tente de démystifier ce qui détermine ses impressions devant des clichés. Pour mieux cerner les articulations du langage photographique, il propose de nommer trois figures dotées d'intentions : l'Operator (le photographe), le Spectator (le visionneur d'après-coup) et le Spectrum (le sujet photographié).

cinquante, je l'ai utilisé souvent. (A. Ernaux, 2011, pp. 19-20)

L'évocation des personnes détentrices des photos qui sont en réalité des membres issus de la même cellule familiale (les cousines et la mère) est révélatrice d'un passé familial oblitéré. La conquête de ce passé ne se limite pas uniquement aux archives photographiques une source documentaire d'extrême importance. Elle a aussi recours à un autre document de type administratif. Il s'agit du livret de famille convoqué par Annie et mentionné comme une pièce officielle de l'État civil qu'il faut interroger pour faire revivre sa sœur au gré de sa mémoire :

D'après l'état civil, tu es ma sœur. Tu portes le même patronyme que le mien, mon nom de « jeune fille », Duchesne. Dans le livret de famille des parents presque en lambeaux, à la rubrique Naissance et Décès des Enfants issus du Mariage, nous figurons l'une au-dessous de l'autre. Toi en haut avec deux tampons de la mairie de Lillebonne (Seine-Inférieure), moi avec un seul - c'est dans un autre livret officiel que sera remplie pour moi la case décès, celui qui atteste de ma reproduction d'une famille, avec un autre nom. (A. Ernaux, 2011, p.7)

Le port du « même patronyme » perceptible chez les deux sœurs dans le registre de famille constitue une pièce justificative qui révèle que les deux sœurs sont membres d'une même famille. Ainsi, être appelé membre d'une famille, « c'est appartenir à un groupe et le vocabulaire est là pour signifier une lignée. Ainsi, le premier élément important d'une famille est le lignage. L'élément constitutif du lignage est le nom. Un nom individuel collectif. Le nom nous est donné, il nous est imposé. Le nom est le fondement d'une identité, d'identité collective » (A. Grobost, 2012, p. 269). Cela suppose que la relation entre la narratrice et sa sœur fonctionne sur le principe d'une parenté scellée par des

liens de sororité (une relation avec la narratrice) et des relations de consanguinité (une relation avec le père et la mère de la narratrice).

Ces relations de parenté sont également imposées par un système d'attaches familiales et de sentiment d'appartenance et d'affiliation symbolisé par le lieu où reposent ses parents défunts. Du coup, l'espace géographique est identifié et étudié par la narratrice comme une pièce supplémentaire qui ressuscite le souvenir de la mémoire de sa sœur enterrée dans un contexte des liens familiaux. Ce passage évoque le souvenir de ses visites au cimetière où sa sœur repose auprès de ses parents :

Aux alentours de la Toussaint, je vais au cimetière d'Yvetot fleurir les deux tombes. Celle des parents et la tienne. D'une année sur l'autre j'oublie l'emplacement, mais je me repère à la croix haute et très blanche, visible depuis l'allée centrale, qui surmonte ta tombe, juste à côté de la leur. Je dépose sur chacune un chrysanthème de couleur différente, quelquefois sur la tienne une bruyère, dont j'enfoncé le pot dans le gravier de la jardinière creusée exprès, au pied de la dalle. » (A. Ernaux, 2011, p. 6).

L'évocation du cimetière et des tombes appartenant à ceux de sa famille, spécifiquement à celui de sa sœur sur laquelle elle dépose une bruyère, constitue des images qui confirment sa filiation avec celle-ci. L'idée est de faire ressurgir du passé et de la mort cette « autre fille » qui vit dans sa mémoire psychosomatique. On peut donc dire, pour reprendre Justyna Straczuk (2012) que la proximité des sépultures des parents d'Annie avec celle de sa sœur « (sa) tombe, juste à côté de la leur », révèle le souvenir des liens familiaux que chaque visite au cimetière rappelle.

Plus qu'une découverte de soi ou d'un soi dévoilé, l'autobiographie ici devient un acte d'entrer en relation avec l'autre. Chez Ernaux, divers matériaux de travail conduisent

non seulement à rétablir la vérité sur la filiation de la narratrice avec sa sœur, mais leur consultation permet de porter un regard rétrospectif sur sa propre évolution. L'objectif est de comparer la personne qu'elle a été et celle qu'elle est devenue. Finalement, pour atteindre la vérité sur l'existence avérée de sa sœur, la narratrice a usé d'une documentation d'autoréférence qu'elle a incorporée aux réminiscences. Si ces documents archivés par ses parents reconstituent l'histoire, ils permettent également à la narratrice de découvrir une autre facette du monde familial.

2. Le « soi » aux prises avec les réalités sociales

Les moments d'identification de chaque individu se construisent essentiellement durant l'enfance. C'est pendant ces moments de la vie que l'enfant intègre la socialisation. Il interagit avec l'Autre et bénéficie d'une influence nécessaire dans le processus de constitution de l'individu. Les parents sont, à cet égard, les premières personnes qui peuvent agir dans l'intégration et l'épanouissement de l'enfant au sein de sa cellule familiale. Durant son développement, ils lui inculquent des normes et des modèles auxquels il est invité à se conformer. Leurs paroles et leurs comportements vont servir à lui forger un caractère, une personnalité.

Du point de vue traditionnel, la famille légitime est créée par le mariage et la filiation par le sang ou celle légalement établie. Mais au-delà de cette notion de famille retenue par le Droit, la famille s'appréhende comme une cellule ou un ensemble composé d'individus unis par des liens de sang ou non, mais surtout vivants sous le même toit, partageant les mêmes modes de vie. Comme le souligne Alberto Eiguier (1996, p. 45), « La famille était composée de tous ceux qui habitaient la maison ».

Dans *L'Autre fille*, Annie Ernaux décrit avec amertume la cellule familiale dans laquelle elle a évolué. Elle sait que son parcours social est lié à une sœur dont on lui a caché l'existence. Une sœur avec laquelle elle est censée avoir eu un vécu de base, des histoires communes, de souvenirs fraternels, mais que le secret de famille a dissimulé et presque supprimé. Dans sa volonté d'en démêler le sens, elle provoque un long dialogue intérieur entre le moi présent « ayant une sœur » et le moi ancien « fille unique » perpétuellement interrogée.

Le secret de famille est une réalité inhérente à la vie, à la société et à l'être humain. Il est défini à la fois comme quelque chose qu'on ne dit pas et quelque chose qu'il est interdit de connaître. Aux dires de Tisseron (2004), le secret porte à la fois sur un contenu qui est caché et sur un interdit de dire et même de comprendre ». Dans la même veine, pour Vigoureux (2000, p. 111), le secret signifie également ce « qui est séparé, retiré, mis à part, dissimulé, impénétrable, environné de mystère ». Englué donc dans un silence tabou, il s'inscrit dans un système de relations qu'il transforme et contribue à entretenir.

Dans *L'Autre fille*, la connaissance du secret de famille qui ne lui était pas destiné a provoqué une rupture dans les rapports de parenté. Cette rupture s'installe non seulement entre la narratrice et ses parents qui ont pris la décision de garder le secret, mais également entre son « moi » et son « soi » en contact avec l'Autre. Sa vie de famille dont le noyau familial est constitué de deux figures référentielles, son père et sa mère, a cessé d'être un modèle depuis la découverte d'une fratrie qui la met en position secondaire : « Je suis écartée, poussée pour te faire de la place » (A. Ernaux, 2011, p. 12). Toute sa vie d'enfance jusqu' à l'âge adulte a porté le fardeau de cet évènement. Elle a du mal à restituer ce récit qui compromet une éducation où elle était la seule héroïne :

« Je ne peux restituer son récit, seulement sa teneur et les phrases qui ont traversé les années jusqu'à aujourd'hui, se sont propagées en un instant sur toute ma vie d'enfant comme une flamme muette et sans chaleur [...] » (A. Ernaux, 2011, p. 9). La parole de sa mère dont la teneur et les phrases ont traversé toute sa vie, ont contribué à la faire avancer « tête baissée pour n'éveiller aucun soupçon » (A. Ernaux, 2011, p. 9), consciente d'avoir été victime d'un défaut de perception de sa vie d'enfance : « J'avais vécu dans l'illusion. Je n'étais pas unique » (A. Ernaux, 2011, p. 12-13). Mais, loin de demeurer sous le poids d'un « faire croire » qui l'éloigne de la réalité, la lettre écrite à sa sœur dans un monologue et non un dialogue constitue un moyen de lever la tête pour faire face et affronter l'épreuve.

Ainsi, la narratrice part sur une expérience de la vulnérabilité pour se lancer dans un exercice spirituel de compréhension du soi que Pierre Hadot (2002, p. 71), perçoit comme « une méthode de formation à une nouvelle manière de vivre et de voir le monde, comme un effort de transformation de l'homme. » Autrement dit, cette méthode préconise le dépassement du moi narcissique vers le sentiment « d'appartenance à un tout » (I. Galichon, 2017, p. 141) pour une nouvelle manière d'être au monde. C'est ce que Isabelle Galichon, dans son ouvrage intitulé *Le récit de soi*, considère comme un « art de vivre », « une esthétique de l'existence » (I. Galichon, 2017, p. 252) qui vient radicalement changer la vision de l'identité et remodeler l'écriture du récit, peu à peu, selon cette nouvelle perspective.

Dans *L'Autre fille*, la narratrice construit une nouvelle perception de socialisation sur un environnement familial. Désormais, elle sait qu'elle s'est forgé une personnalité aimée et choyée dont on pouvait manifester une certaine fierté : « J'étais consciente de mes avantages d'enfant unique [...] objet d'une sollicitude inquiète, choyée. Lui me voulait

d'abord heureuse, elle, quelqu'un de bien, l'addition de leurs désirs me faisait, au sein de la famille et de notre quartier ouvrier, une existence enviée de privilégiée [...]. » (A. Ernaux, 2011, p. 35). Mais elle réalise, avec la présence absence de sa sœur, qu'elle n'a plus le monopole de l'amour de ses parents et la primauté de vivre les nouvelles expériences avec eux : « Entre eux et moi, maintenant il y a toi, invisible, adorée. » (A. Ernaux, 2011, p. 12). Son être soi doit composer avec une sœur inconnue qui occupe une place entre elle et ses parents, la délogeant du même coup de sa position. C'est le lieu pour elle de disposer de cette nouvelle perception de la famille.

Chez Ernaux, l'écriture de soi permet de comprendre les habitudes familiales décrites par la narratrice. Cette découverte passe par « un processus de subjectivation qui vise un devenir-témoin, grâce à la compréhension que favorise l'écriture réflexive, dialogique » (I. Galichon, 2017, p. 142). En écrivant, elle, a développé la pratique de soi, une sorte de « Cogito à rebours » (N. Bracher, 2010). Cette pratique tire son essence de la nécessité de se souvenir de tout pour comprendre le fonctionnement du système familial dans lequel elle a grandi, le témoigner aux lecteurs ou laisser des traces. Du coup, au lieu de taire ce secret de famille dont les circonstances de révélation blessent l'âme et développent un sentiment d'enfermement, la narratrice réussit à apprécier ses avantages « d'enfant unique ». Elle se familiarise avec l'existence sa sœur défunte avec qui elle croit avoir entretenu un vivre-ensemble initial sous le regard des mêmes parents : « L'une et l'autre nous avons émergé à la conscience, au même milieu du même monde. La chaleur et le froid, la faim et la soif, la nourriture, le temps qu'il fait, tout ce qui existe a été énoncé pour nous avec les mêmes voix, les mêmes gestes et le même langage, ce français dont j'apprendrai à l'école qu'il n'est pas le « bon » » (A. Ernaux,

2011, p. 39). En soulignant sa totale identification à sa sœur, la narratrice montre que si l'existence révélée du secret de famille a affecté son « moi », son silence a surtout influencé sa vision sur la loi du silence imposée par ses parents : « il était interdit d'interroger les parents, les adultes en général, sur ce qu'ils ne voulaient pas qu'on sache » (A. Ernaux, 2011, p. 25). Elle prend conscience que la « volonté de se taire » n'est pas une simple décision familiale, mais elle obéit aux normes et aux lois établies ; des dispositions qui résultent d'un système de croyances et de valeurs sociales. C'est également l'idée que le secret est créé pour protéger une image ou certains membres de la famille, à la fois ceux qui ignorent le secret et ceux qui le détiennent. Cette volonté de protéger se fait souvent pour préserver l'unité familiale.

Toutefois, au-delà de l'unité familiale qu'il est nécessaire de protéger pour l'équilibre de la famille, Annie découvre au sein de sa famille une identité sociale. Celle-ci s'est constituée à l'épreuve de la détention d'« un lourd passé » portant les marques de la souffrance morale. Il s'agit d'un ensemble de peurs et de traumatismes à expier. À ce propos, François Vigouroux note que le secret de famille est « un immense chagrin d'amour, une misère de tendresse à en mourir, et si profonde que rien ne semble pouvoir la combler » (Vigouroux, 2000, p. 8).

Ainsi, la narratrice évoque le secret de famille en termes de « zones d'ombre mises en place pour masquer le malheur et dissimuler la souffrance des parents de la perte de sa sœur. Leur douleur face à cette disparition due à « une épidémie de diphtérie » (*L'autre fille* : p. 20) est indélébile. Ils ont connu le malheur de la maladie de deux filles, l'une morte et l'autre qui a failli l'être. Cette situation est à l'origine d'un traumatisme ressentie dans leur chair, leur psychisme et leur vie affective. C'est une période associée à celle de la guerre qu'ils ont eu du mal à surmonter : « Ils ont

vécu l'Exode, l'Occupation, les bombardements. Ils ont vécu ta mort. Ils ont des parents qui ont perdu un être cher. » (A. Ernaux, 2011, p. 23). Devant tant d'épreuves qui parfois échappent et résistent à la compréhension des parents, Annie voit sa souffrance et celle de chacun, sa vulnérabilité et celle de tous, un état d'esprit capable d'imposer le silence comme pour stimuler les limites du langage.

Elle finit par comprendre que le silence sur le secret relève d'une attitude auto-protectrice des parents. Ils se sont tus dans le but de tourner la page et oublier l'horreur pour continuer à vivre et certainement par amour pour elle. Devant l'acceptation de cette réalité familiale, elle s'est libérée de son malaise et développe une nouvelle perception de soi et de l'Autre dont elle se sert pour parvenir à la construction de soi.

3. Du dépassement de soi à la construction de soi

Lorsqu'elle entreprend l'écriture de *l'autre fille*, Annie Ernaux a pris conscience des réalités de sa cellule familiale. Elle sait qu'elle a grandi sous le regard de ses parents, dans un contexte social marqué par le poids d'un lourd passé. Toutefois, elle reconnaît que l'environnement familial, qui la vue naître et évoluer, a favorisé son épanouissement. Dans cet exercice de reconnaissance, l'écriture de soi devient un outil d'éducation et de formation. Cette écriture permet de se « connaître soi-même » comme une connaissance fondée sur « l'acceptation de la valeur de l'Autre » (A. Honneth, 2007, p. 49).

En d'autres termes, Annie Ernaux, trouve le besoin de s'intéresser au rôle déterminant que ses parents ont joué dans son éducation et sa formation. En les associant à son parcours scolaire et social, elle veut mettre en exergue cette participation parentale favorable à son développement personnel et social :

Lui me voulait d'abord heureuse, elle, quelqu'un de bien, l'addition de leurs désirs me faisait, au sein de la famille et de notre quartier ouvrier, une existence enviée de privilégiée qu'on n'envoie jamais au pain, qui répond « je ne sers pas » aux clients sous prétexte qu'elle continue ses études. (...) Je savais que j'étais leur espoir, leur complication, leurs événements, de la première communion au bac, leur réussite.

Même si elle a vécu avec ses parents dans un milieu socioéconomique modeste, la narratrice montre qu'elle s'y sentait à l'aise et y menait une enfance heureuse : « On jouait à la marchande, aux grandes personnes, on se fabriquait de nombreuses dépendances de la cour du commerce des parents, avec des casiers à bouteilles, des cartons et des vieux tissus ». (A. Ernaux, 2011, p8).

Dans ce monde vulnérable dans lequel la famille s'est construite, la volonté des parents était d'assurer à leur fille un foyer et faire d'elle une « héroïne ». C'est pourquoi, en toutes circonstances, ils se disposaient à répondre à ses attentes en la couvrant de tendresse et d'amour. Dans cet extrait, la narratrice revient sur ces moments glorieux du vivre-ensemble : « Je revois le jardin public, ensoleillé, je cours vers mes parents parce que je me suis fait mal en m'amusant à grimper un banc aux lattes arrachées, ils sont couchés, je leur montre un petit trou rougit au-dessus du genou gauche, ils disent, c'est rien va jouer » (A. Ernaux, 2011, p. 17).

La narratrice se montre très sensible au confort familial. Dans cet environnement, elle a acquis des savoirs (savoir-faire et savoir-être) aujourd'hui consubstantiels à son être social. Pierre Bourdieu appelle ce processus le « capital culturel » (P. Bourdieu, 1994). C'est avec ces compétences que la narratrice a pu, en effet, réinventer sa vie en y intégrant désormais sa sœur défunte inconnue. Pour Bourdieu, le « capital culturel » est un ensemble de

connaissances, de valeurs, d'attitudes et de compétences détenues et utilisables par un individu et qui augmente ses chances de succès dans différentes sphères de la société. Selon sa perception, le concept de capital culturel permet de mieux comprendre la théorie sur la reproduction sociale. Il développe cette théorie et conclut que le succès d'un individu ne repose pas exclusivement sur ses propres talents ni les efforts personnels, mais sur le capital culturel incorporé pendant la socialisation en famille puis à l'école.

Dans *L'autre fille*, Annie Ernaux explique comment elle a disposé d'un capital culturel important. Ce capital, elle le puise au sein de sa famille, dans le contexte favorable aux bonnes études primaire et secondaire des établissements privé et catholique qu'elle fréquente. Elle avoue notamment que cela lui a valu une brillante scolarité : « Fille unique gâtée parce qu'unique, toujours première de la classe sans effort, je me sentais le droit d'être ce que j'étais ». (*L'autre fille* : p. 11). Ses résultats scolaires satisfaisants ont favorisé l'acquisition de compétences et habiletés nécessaires à son élévation sociale. Elle a, en effet, bénéficié d'un ensemble d'avantages sociaux et culturels dont elle s'est servie pour élaborer et réussir des stratégies dans le sens de la construction progressive de soi.

Le premier avantage fondamental est son succès en « littératie » et le développement de sa pensée critique. D'origine anglo-saxonne, l'expression littératie s'est étendue à la francophonie. Marguerite Perdriault, dans *qu'est-ce que la littératie*³ ? la désigne, en parlant de « l'écriture créative » comme étant la capacité à comprendre et à utiliser l'écrit,

³ Marguerite Perdriault, « L'écriture créative », in *Qu'est-ce que la littératie ?* (2014), pages 11 à 20.

c'est-à-dire les formes de codification du langage dans un espace bidimensionnel, comprenant aussi bien les textes que les schémas, les cartes, les organigrammes, les pages internet, etc. En d'autres mots, la littératie qui s'oppose à l'illettrisme constitue un avantage pour communiquer à l'oral ou à l'écrit et interagir efficacement en société.

Annie Ernaux s'est donné l'avantage de communiquer à l'oral et par écrit à travers ses lectures. Ces particularités lui ont permis de connaître, durant ses études, de grands écrivains et philosophes, lesquels vont l'inspirer pour faire face aux épreuves de sa vie. Optant pour la langue et les valeurs françaises comme instruments de libération, elle a pu s'affranchir de la loi du silence. Cet affranchissement s'appuie sur des références romanesques qu'elle a mémorisées pour produire des idées nouvelles :

Le dimanche d'été de mes dix ans, j'ai reçu le récit et la loi du silence. S'ils ne voulaient pas que je sache ton existence, c'est que je devais ne rien demander. Me conformer à leur désir de mon ignorance de toi. Il me semble que transgresser la loi – mais je ne l'ai pas même imaginé – aurait été égal à proférer une obscénité devant eux, sinon pire, entraînant une sorte de cataclysme et un châtement inusité que j'associe ici à la phrase du père de Kafka à son fils, telle que celui-ci la rapporte dans sa Lettre au père et que j'ai recopiée aussitôt la première fois que je l'ai lue, à vingt-deux ans, sur mon lit de la cité universitaire, je te déchirerai comme un poisson. (A. Ernaux, 2011, p. 25).

En d'autres mots, grâce à son savoir en lecture, la narratrice a pu évaluer et saisir le bien-fondé de la loi du silence qui entoure l'existence de sa sœur. Pour les parents, elle doit se conformer à cette loi, et ce, à des fins de préservation de son bien-être.

En plus de la lecture, la capacité de dire les choses par écrit constitue une compétence majeure dans le parcours de

la narratrice. Mieux, l'écriture est pour Annie Ernaux, un moyen pour surmonter une vie marquée par l'existence d'une sœur inconnue. Ses compétences scripturales et langagières lui ont permis de recourir à l'écriture pour se protéger des expériences douloureuses de sa vie et accéder à un développement personnel et social : « j'ai mis ces images dans mes livres » (A. Ernaux, 2011, p. 38). Cet acte scriptural inscrit non seulement la souffrance hors de la narratrice, mais il contribue à la libérer du traumatisme dû à l'existence d'une sœur défunte faisant partie d'elle : « Dans ces images-là, je ne t' imagine jamais à ma place. Je ne peux pas te voir là où je me vois avec eux ». (A. Ernaux, 2011, p. 39). En agissant ainsi, la narratrice cherche à se réaliser avec ou sans sa sœur : « Je ne peux te mettre là où j'ai été. Remplacer mon existence par la tienne. Il y a la mort et il y a la vie. Toi ou moi. Pour être celle qu'elle a été, cet être affranchi qu'elle a présenté à ses parents défunts, debout devant leurs tombes, en disant « me voilà » » (A. Ernaux, 2011, pp.6-7), Annie a eu recours à l'écriture. Elle aurait voulu que ses parents soient vivants pour constater son être réalisé par l'acte scriptural « ce que j'étais devenue depuis un an, ce que j'avais fait, écrit, espérais écrire » (A. Ernaux, 2011, p. 7). Pour se libérer de son mal-être, il a fallu qu'elle trouve, dans les mots et la manière de dire ses mots, une source de réconfort.

Elle a pu atteindre cette liberté dans une autobiographie. Chez elle, le « je » s'engage à présenter une typologie de récit protéiforme qui transgresse les règles scripturales classiques pour regrouper en son sein plusieurs techniques d'écriture. C'est pourquoi, pour se faire entendre et se donner toutes les possibilités de parvenir à la construction de soi, la narratrice imagine la structure, la forme du récit et toutes les options sont possibles. Elle passe par le récit épistolaire qu'elle a convoqué dans son texte : « Avant de commencer cette lettre, j'étais dans une forme de tranquillité à l'égard de toi, qui est

désormais pulvérisée ? » (A. Ernaux, 2011, p. 29). Elle y intègre la photographie qui ouvre le texte sur la description de sa sœur :

C'est une photo de couleur sépia, ovale, collée sur le carton jauni d'un livret, elle montre un bébé juché de trois quarts sur des coussins festonnés, superposés. Il est revêtu d'une chemise brodée, à une seule bride, large, sur laquelle s'attache un gros nœud un peu en arrière de l'épaule, comme une grosse fleur ou les ailes d'un papillon géant » (A. Ernaux, 2011, p.5).

Plus loin, elle fait ensuite allusion au journal intime qui relate une scène du même récit : « En 2003, dans mon journal, revoyant la scène du récit : « Je ne suis pas gentille comme elle, je suis exclue. Donc je ne serai pas dans l'amour, mais dans la solitude et l'intelligence. » (A. Ernaux, 2011, p. 40). Ce mélange de genres, dont la pertinence est évidente, pourrait être l'expression de ce mélange de sentiments de la narratrice (ressentiments, compassion, compréhension, fierté et bien-être) suscités par ce qu'elle a découvert et ce qu'elle vit désormais. Il pourrait également s'analyser comme l'expression de la diversité de la réalité existentielle, laquelle ne peut être appréhendée et traduite que par différents genres. Il s'adosse à une structure textuelle qui conjoint le récit de soi et le récit de la sœur défunte : « L'ordre des deux récits, le mien et le tien, est à rebours de celui du temps, de la marche du temps. » (A. Ernaux, 2011, p.18). Finalement, par le truchement de l'écriture, la narratrice s'est engagée dans une démarche singulière. Elle est à la recherche d'une forme d'écriture capable de la sortir du tiraillement entre des souvenirs à revivre et un passé dans lequel elle doit saisir ce qui lui échappe pour devenir soi. Ces propos d'Annie Ernaux rendent compte de son projet :

J'ai d'abord écrit par besoin de saisir la totalité de l'existence écoulee derrière moi, qui constitue une histoire de femme.

[...] C'était dans la seconde moitié des années 80, j'avais 45 ans alors, deux fils adolescents, et le sentiment d'avoir vécu beaucoup de choses, d'avoir traversé des circonstances et des événements qui faisaient que ma vie, déjà, avait un caractère historique. [...] Il ne restait rien de « tangible » du monde que j'avais traversé, enregistré en moi, il fallait donc l'écrire. [...] Je désirais écrire cela, c'était en moi, mais se posait la question de la forme. Comment dire l'histoire d'une femme et l'histoire du monde autour d'elle, sans dissocier l'un de l'autre. (A. Ernaux dans *Télérama*, 2008),

De ce besoin de saisir la totalité de son existence est née « l'écriture de *La Place* » (*L'autre fille* : p. 33), un projet d'écriture que la narratrice évoque dans *L'autre fille*. Cette référence est une justification de la mort de sa sœur, cette mort présentée comme une réponse à la nécessité économique d'avoir un seul enfant. D'ailleurs, elle affiche clairement une vocation professionnelle dans les propos qu'elle adresse à ses défunts parents : « ce que j'étais devenue depuis un an, ce que j'avais fait, écrit, espérais écrire » (*L'autre fille* : p.7).

En cherchant à donner un sens à son existence, Annie Ernaux met en relief son statut d'écrivaine. Par son engagement d'auteure, elle accède au monde extérieur à travers la publication des livres, les conférences, les interviews, les passages dans les médias. Au sujet de la réception de ses livres et de ses lecteurs, Annie Ernaux affirme que :

Dans les lettres que je reçois, je m'aperçois qu'au travers de mes livres, des lecteurs relisent leur vie, ou des épisodes de leur vie, des situations, et ils les relisent autrement, ils se libèrent de la honte sociale ou sexuelle souvent, en la voyant en quelque sorte assumée par la narratrice et mise dans une perspective à laquelle ils n'avaient pas songé. (A. Ernaux et B. Pierre, 2017, p. 107)

On peut donc dire que par son écriture dont le style est particulier, Annie a pu s'affranchir des limitations qui caractérisent la vie. Elle a trouvé dans l'acte d'écrire son identité perdue et son besoin de se libérer du soi torturé. Elle a pu tracer les effets réels de son passé pour comprendre son présent et son avenir.

Conclusion

Par l'écriture de *L'autre fille*, Annie Ernaux a comblé un désir ardent : celui de sortir d'une expérience douloureuse de son enfance pour parvenir à se réaliser. Par ailleurs, son texte, qui aurait pu être le récit de soi d'une expérience traumatique, se présente comme « un processus de subjectivation pour dépasser la violence de l'expérience sur le principe de l'exercice spirituel » (I. Galichon, 2017, p. 211). Il s'agit de prendre un certain recul face à l'événement et de mettre en place ce que Canguilhem nomme pour la maladie « une nouvelle allure de vie⁴ » (G. Canguilhem, 2005, p. 59). C'est pourquoi, parlant de son écriture et de sa vie, Ernaux s'exprime en ces termes : « [...] je me suis servie d'elle, des événements, généralement ordinaires, qui l'ont traversée, des situations et des sentiments qu'il m'a été donné de connaître, comme d'une manière à explorer pour saisir et mettre au jour quelque chose de l'ordre d'une vérité sensible⁵ » (A. Ernaux, 2011, p. 7).

L'écriture possède donc un pouvoir certain sur l'identité par le travail de la narration. Chez Ernaux, elle offre une occasion de déjouer la réalité grâce à la fiction et de transformer son environnement, de construire son « soi » affranchis du traumatisme. Elle procure, à la fois l'écrivain

⁴ Georges Canguilhem, *Le Normal et le Pathologique*, (1996), Paris, PUF, 2005, p.59.

⁵ Ernaux, Annie, *Écrire la vie*, Gallimard, Coll. Quarto, France, 2011, p. 7.

et au lecteur, la capacité à devenir et être ce qu'il souhaite en tournant son regard sur soi en tenant compte de l'Autre.

À ce sujet, Philippe Lejeune invite, à travers l'écriture de soi, à se regarder soi-même pour mieux se définir et définir sa place dans la société :

Bien sûr, en essayant de mieux me voir, je continue à me créer, je mets au propre les brouillons de mon identité, et ce mouvement va provisoirement les styliser ou les simplifier. Mais je ne joue pas à m'inventer. Empruntant les voies du récit, au contraire, je suis fidèle à ma vérité (P. Lejeune, 2015, p. 30).

C'est là le sens de la littérature comme outil de formation et de transformation vers un développement personnel et social.

Références bibliographiques

BRACHER Nathan, « Des considérations actuelles au cœur de l'Occupation : Le Cogito à rebours d'Hélène Berr », In *Modern § Contemporary France*, vol.18, Numéro 1, February 2010, pp.17-32.

CANGUILHEM Georges, *Le Normal et le Pathologique*, (1996), Paris, PUF, 2005.

Eiguer Alberto, « L'habitat familial » In *"Image du corps" : du groupe à la famille*. Actes du Colloque de l'Association des Psychologues de Franche-Comté. Besançon : 30 novembre 1996.

ERNAUX Annie et BRAS Pierre, « "La littérature, c'est la mise en forme d'un désir" », *Journal des anthropologues*, 148-149 | 2017.

ERNAUX Annie, *L'autre fille*, Paris, NiL éditions, Paris, 2011.

- ERNAUX Annie, « Rencontre avec Annie Ernaux, écrivain de la mémoire offerte, Entretien avec Nathalie Crom », *Télérama*, n°3031, mars 2008
- ERNAUX Annie, *Écrire la vie*, Gallimard, Coll. Quarto, France, 2011.
- FOUCAULT Michel, *L'herméneutique du sujet*, Gallimard /Seuil, Paris, 2001, p. 18.
- FOUCAULT Michel, « Histoire des systèmes de pensée », in *Annuaire du Collège de France, Théories et institutions pénales*, 72e année, Paris, Gallimard, 1971-1972.
- GALICHON Isabelle, *Le Récit de soi*, « Une pratique éthique de l'émancipation », Paris, L'Harmattan, 2017.
- GROBOST Aline. *Pour une socio-anthropologie des secrets de famille : l'impact du mythe familial sur la socialisation de l'individu par la révélation d'un secret*, Sociologie. Université de Franche-Comté, 2012.
- HADOT Pierre, « Exercices spirituels », *Exercice spirituel et philosophie antique*, (1993), Albin Michel, 2002.
- HADOT Pierre, *Wittgenstein et les limites du langage*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque d'Histoire de la Philosophie », 2004.
- HONNETH Axel, *La Réification*, Paris, Gallimard, 2007.
- JOHANN Michel, *Sociologie de soi- Essai d'herméneutique appliquée*, PUR, 2012.
- KAUFMANN Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Armand Colin, 2004.
- LEJEUNE Philippe, *Signe de vie. Le pacte autobiographique 2*, Éditions du Seuil, France, 2015.
- PERDRIault Marguerite , « L'écriture créative », in *Qu'est-ce que la littérature ?* (2014), pages 11 à 20.
- BOURDIEU Pierre. *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action* (vol. 4). Seuil, Paris, 1994.

- REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, Dunod Bordas, Paris, 1991.
- SALMON Christian, « Être soi ne suffit plus. Il faut devenir sa propre histoire. », in *Médiapart*, 5 Janvier 2014.
- STRACZUK Justyna, « Entre orthodoxie et catholicisme. Des cimetières ruraux aux frontières de la Pologne et de la Biélorussie », Traduit du polonais par Laurence Dyèvre, Presses Universitaires de Franc, « Ethnologie française » 2010/2 Vol. 40 | pages 327 à 338.
- TISSERON Serge « Le secret ne s'oppose pas à la vérité, mais à la communication », Dans *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux* 2004/2 (n° 33), p. 55-68.
- VIGOUREUX François. *Le secret de famille*. Paris : PUF, 2000.